

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 5

Artikel: Bolomey... ey... ey...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand il fut bien revenu de cette émotion immense, il se rendit au bureau télégraphique, où la nouvelle lui fut confirmée.

Alors, fou de joie, ivre de bonheur, il s'élança sur le chemin de l'usine où il arriva vers 2 heures, alors que tous les ouvriers étaient déjà au travail, brandissant en l'air sa liste froissée, comme un conscrit qui vient de tirer le plus fort numéro. Il entra comme une bourrasque, en répétant son cri qui était le seul qu'il pût proférer :

— *Aven gagna! aven gagna lou gros lot!*

— *Es foullé!* dirent ses camarades en lui voyant faire son entrée.

Gasquet tomba sur une chaise; on lui fit boire un grand verre d'eau, et, quand il fut complètement remis de son émotion, il put donner à ses associés la bienheureuse nouvelle dans tous ses détails.

Alors se passa une scène qu'il est impossible de décrire. Tous ces braves ouvriers, devenus possesseurs de 50,000 francs par un coup inespéré de la fortune, bondissent de joie. Bonnets, tabliers, blouses, vareuses sautent en l'air et tous répètent avec Gasquet ces mots qui deviennent un chant de triomphe :

— *Aven gagna lou gros! aven gagna!*

Les patrons arrivent, félicitent les employés de leur bonne fortune. A l'ivresse du premier moment succèdent les scènes d'effusion, les serremments de main. En quelques minutes l'usine est déserte et chacun des gagnants s'empresse d'aller porter à sa famille l'heureuse nouvelle.

Un d'entre eux qui travaillait à l'usine avec sa femme et sa fille, leur crie :

— *Sia riches, avès plus besoun de vous es-
quinta!*

On homo que vâo reveindzi sa fenna.

Quand l'est qu'on valet sè met la corda âo cou po fêrè lo grand chô, c'est binsu que l'est amœirâo dè sa miâ, et que dè son coté la gaupa est tota foula dè li. Assebin faut vairè coumeint sont be 'nhiirâo d'à premi, kâ n'ont pequa couson que cauquon l'ao copâi l'herba dézo lè pi; sè pâovont vairè tant que lo dzo est long, sè cocolâ, sè fêrè 'na masse dè petits serviço, et tandi que la djeina fenna recâod on boton dè diéton, se n'homo lâi allumè lo fû, lâi mâod lo café, âo bin lâi plionmé lè truffès po lâi bailli dâo bon teimps, et que ne sâ-t-on bin pou se ne maniyè pas onco la patta d'éze! Enfin quiet : l'est on vretablo paradis! Mâ pè malheu, bin souveint l'est on paradis que n'a que 'na crouie baragne po lo séparâ dè l'einfai, iô faut bin pou po fêrè regattâ clliâo z'amœirâo. Lè vilhiès dzeins que vayont bè, lo sâvont dza d'avânço, kâ on lè z'ôut prâo soveint derè quand vayont passâ 'na noce : « Cè pourro djan preind quie on fameux majo, assebin n'est pas li que vâo portâ lè tsaussès. » Ao bin : « Cllia pourra Lisette n'a pas tot pliorâ âo bri. » C'est que lè vilhio savont bin coumeint cein va dein stu mondo. D'à premi que sont mariâ, clliao jeunesse vont bin,

po cein que font tot cein que pâovont po sè fêrè pliési et que sè catson on bocon l'ao défauts; mâ quand l'est que volliont repreindrè l'ao z'èsès et que coumeinçont à sè cognâitrè bin adrâi, va-t-âo diablo! adieu lè cajolâies et lè petits mots. L'homo vint bordon, la fenna rêsse et piorne et adieu lo paradis.

Eh bin l'est dinsè que l'est z'u per tsi Bonbardier. Rien dè pè galé que son ménadzo lè premi teimps; mâ ein après, quand Bonbardier sè fut met à bâirè, ma fâi cein allâ rudo mau.

Onna nè que revegnâi dâo cabaret, la nièse coumeinçâ pas petout arrevâ à l'hotô. Lo gaillâ sè mette de 'na tôla colére d'on mot que sa fenna lâi dese, que la vollie tiâ. La fenna preind poaire et sè sauvè tsi sa vesena. Bonbardier tracè après, sè tràovè solet contrè duè pernettès que lâi ein diont pi què peindrè, et lè menacè dè lè tiâ totè duè. La vesena, que ne sè tsaillessâi pas dè passâ l'arma à gautse dè sta manâire, cor criâ se n'homo qu'êtâi pè lo cabaret.

— Vins vito! vins vito, Abran! se le lâi fâ, Bonbardier fâ lo trafi à sa fenna per tsi no et no vâo tiâ totè duè!

Abran que n'avâi pas coâte dè quitta sa quartetta dévant que le sâi bussa et qu'amâvè binsu atant sa fenna què Bonbardier la sinna, lâi répond :

— Ah! lo bougro, vo vâo tiâ!... Eh bin laisse lo pi fêrè, et lo trovéri pe tard, cé tsancro dè mâtin!

Bolomey... ey... ey...

On a dit et écrit mainte fois combien était pénible la tâche du pauvre facteur, à la ville comme à la campagne. Là ce sont les longues distances, les chemins boueux, la bise glacée; ici les rues sombres et tortueuses, les pavés fatigants, les corridors et les escaliers casse-cou.

Aussi n'est-il pas bien naturel que le facteur attende, des nombreuses personnes qu'il sert durant toute une année, une petite récompense au nouvel-an.

Le facteur R... était monté des centaines de fois chez une dame Bolomey qui demeurait au quatrième d'une maison de 5 étages. Elle recevait nombre de lettres, de circulaires, de faire-part, de cartes de convocations, etc., car elle faisait partie de divers comités de dames; elle s'occupait de plusieurs œuvres de bienfaisance auxquelles elle paraissait se vouer, en théorie, avec un zèle digne d'éloges, à côté d'autres dames qui faisaient de la charité en pratique; c'est assez vous dire que M^{me} Bolomey déliait difficilement les cordons de sa bourse.

Vers la fin de l'année dernière, les messages de toute espèce pleuvaient donc chez elle; il y avait toujours pour le 4^e étage trois fois plus de lettres et autres missives que pour les quatre autres.

Les premiers jours de janvier, le facteur reçut 3 fr. au 5^e, où logeait un simple industriel, 4 fr. au 3^e, 5 fr. au 2^e et autant au 1^{er}.

Au 4^{me}, il reçut... des souhaits.

Le brave homme fut très sensible à ce procédé, qu'il résolut de payer en bonne monnaie.

Quoiqu'il ne soit pas obligé de monter l'escalier et qu'il puisse se borner à appeler dès le corridor, R... monte volontiers jusqu'au cinquième, puis, en redescendant, il passe sans mot dire devant la porte de M^{me} Bolomey; il sert ensuite le 3^{me}, le 2^{me}, le 1^{er}, puis s'arrête au bas de la rampe et crie de tous ses poumons :

— Bolomey...ey...ey...ey !... et attend.

La joie que notre facteur éprouve en voyant cette bonne femme descendre quatre étages est impossible à décrire ; lui seul peut en apprécier toute la saveur.

3 L'enfant sous la neige.

Cette fois, avouons-le, sa curiosité fut moins séduite que d'habitude. Elle n'avait pas fait quelques pas, qu'elle avait senti un vent vif qui la saisissait et bientôt la neige, qui recommençait à tomber, la forçait à baisser la tête. Elle pressa le pas, secouant ses petites épaules comme un caniche ses longues oreilles, pour rejeter la neige qui les couvraient, et, en quelques minutes, franchit l'espace assez long qui séparait sa demeure de l'école.

C'était dans le quartier des Gobelins où le génie moderne, amoureux d'air et de lumière, a fait une vaste trouée, mais où il reste encore plus d'une rue déserte, plusieurs groupes de maisons lézardées et quelques îlots de terrains vagues. La Bièvre coule à deux pas et dans les hauts bâtiments noirs travaille toute une population d'artisans occupés à fournir ces teintures brillantes qui se draperont demain sur les épaules des belles dames de Paris et des grandes villes.

La Bièvre a son histoire et sa légende, qu'il serait très curieux de raconter. C'est à l'eau de la Bièvre, assure-t-on, que la célèbre manufacture des Gobelins doit les couleurs étincelantes et inimitables qui font sa gloire et sa fortune. C'est un préjugé, sans doute, mais tellement inoffensif qu'il ne coûte rien de le respecter.

Quant au quartier, il est froid et d'aspect rude : Par échappées, on se croirait à Manchester, la ville noire où une population grouillante se défend contre la misère. On travaille ferme aussi derrière les murailles grises de ce quartier pauvre et on ne se répand guère dehors. L'odeur particulière, à ce groupe de rues, n'est pas faite pour l'égayer, pas plus que les espèces de cages à clair-voies où sont empilées par milliers les mottes aux teintes brunes que des marchands ambulants crieront l'hiver par les rues et que les ménagères entasseront dans la cave quand sonnera novembre.

Mais Geneviève était née dans ce quartier et elle le trouvait aussi beau que celui de la Madeleine, des Champs-Élysées et du Parc-Monceaux. Ce quelle n'aimait pas, par exemple, c'était la neige, et elle maudissait tout bas l'hiver, redoublant son pas, d'abord attardé, quand son regard fut distrait par quelque chose d'anormal qui se mouvait non loin d'elle.

Geneviève était curieuse, je l'ai dit, et je ne me donnerai pas gratuitement un démenti, elle se détourna de sa route et fit quelques pas du côté où elle était attirée. Grand Dieu !... était-ce possible, vous doutez-vous de ce qu'elle apercevait ? Une enfant, une petite fille couchée dans la neige et sommeillant comme dans son berceau. Geneviève eut presque peur d'abord, puis, se remettant aussitôt, elle s'approcha tout-à-fait et s'assura bien qu'elle ne s'était pas trompée. C'était bien une enfant, elle n'était pas toute petite et pouvait bien avoir six ans, et avec cela si jolie qu'on eut dit une poupée de cire. Des yeux qui devaient être énormes, un beau front, une bouche fine et mignonne et de longs cheveux noirs qui tombaient

pêle-mêle sur ses épaules et laissaient à peine entrevoir son visage sous leur masse sombre.

Mais quelle misère, bon Dieu !... Une robe rapiécée, un petit fichu en guenilles et des souliers à travers lesquels le pied passait.

Geneviève se sentit tout émue. Elle posa son panier à côté d'elle et sans plus songer au froid, et à la neige, s'assit dessus et se mit à regarder dormir l'enfant.

La neige tombait sur son corps à demi nu, elle grelottait dans son sommeil. Encore quelques minutes et elle disparaissait sous les flacons amoncelés. Geneviève fut pris de pitié.

— Si je la réveillais, se dit-elle.

Comme si le bon Dieu l'eût entendue, l'enfant s'éveilla d'elle-même ; elle ouvrit de grands yeux et, par un mouvement instinctif, elle ramena sur sa poitrine toute bleue par le froid les bouts de son fichu. Elle vit la neige, la rue déserte, le froid la saisit plus fort, elle eut peur.

— Viens chez nous, dit Geneviève.

L'enfant la regarda.

— Je veux bien, moi.

Elle se leva et fit quelques pas. A peine si elle pouvait se tenir sur ses jambes. Ses pauvres pieds étaient si froids qu'elle ne les sentait plus. Mais à l'heureux âge de la petite délaissée, on ne doute de rien et le beau visage de Geneviève s'offrit presque aussitôt pour la reconforter, quoiqu'elle eût bien froid.

— Oh ! chez maman il y a un bon feu, dit Geneviève.

— Et puis c'est que je vais vous dire, la demoiselle, balbutia la délaissée, j'ai bien faim.

Geneviève fouilla dans son panier, le mit sans dessus dessous. Plus rien....

Avait-elle été assez gourmande à déjeuner. Elle, qui si souvent oubliait volontiers si bien de belles tartines de confitures, de grosses parts de gâteaux. Il est vrai que ce jour-là elle n'avait eu que du pain frais et des noix sèches. Les paniers se suivent et ne se ressemblent pas.

— Mais viens donc avec moi, répéta-t-elle, chez nous, il y a de tout. (A suivre)

Sarah Bernhard. — M. Laclaindière, directeur de notre théâtre, à l'obligeance duquel nous devons en grande partie le bonheur de voir bientôt la grande actrice sur notre modeste scène, vient de prouver une fois de plus tous les soins qu'il met à satisfaire notre public. Sachant qu'un grand nombre de personnes n'avaient pu se procurer des billets, il a traité avec M^{lle} Sarah Bernhard pour une 3^{me} représentation qu'elle donnera en matinée, le vendredi 10 courant, et dont voici le programme : *Le Passant*, par F. Coppée. — *Jean-Marie*. — IV^{me} acte de *Rome vaincue*. On commencera par les *Jurons de Cadillac*. — Les places peuvent être assurées par correspondance chez MM. Tarin, libraire, et Dubois, marchand de cigares.

Dimanche, 5 février, M. Laclaindière nous donnera une première représentation de

La Closerie des Genêts,

drame en 5 actes, par M. F. Soulié. — Bureaux à 6 heures et demie, rideau à 7 heures.

EN VENTE : *Annuaire du Commerce suisse, 1882*, par MM. CHAPALAY et MOTTIER, sur lequel nous dirons quelques mots dans notre prochain numéro.

La nouvelle édition pour 1883 étant en préparation, les éditeurs recevront avec grand plaisir les changements d'adresses et feront droit à toutes les communications qui leur parviendront avant le 1^{er} juillet.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLAUD & C^e